

Le son et le sens

C'est le cœur serré que j'y pense.

Mais la sérénité en passe par là, avant de s'y retrouver comme en terrain conquis sur le malheur.

La musique qui étreint serait ce chemin courbe qui ramène sans cesse à cette exigence première du sens, mais perçue d'abord dans son avant-scène insensée de grouillements parasites et d'alcôves murmurées, véritables antichambres d'un désastre annoncé qui se perd dans un passé immémorial.

Ceci avant que la lumière soit faite, en pleine lumière, j'entends, ce qui rend sa perception difficile, les deux sources lumineuses ne faisant qu'une dans leur éclat réciproque.

Lumière qui n'aveugle pas, n'éblouit pas, mais éclaire ce qui ignorait jusqu'à la distinction entre le sombre et l'obscur, le clair et le lumineux.

Comme une chevelure au vent.



Les bruits parasites du monde, l'intervention forcenée de la chance qui vibre alentour, pointant au hasard sa lunette sur des cibles mouvantes, puis le coup de dé rageur de qui s'en va faire le tour de son jardin - ce pauvre lieu - ne s'y retrouve pas, mais se retrouve en terre ingrate, si ingrate qu'il lui faut la retourner encore et encore, cette terre démente, pour y entendre l'ahan de sa bêche qui parle à l'azur étonné.

Pourquoi, au cœur de l'avenir qui se joue là, d'abord cette lourde dérive du passé vers une origine impossible à circonscrire ?

C'est que l'avant-scène où se joue la recherche du son et du sens n'est d'abord, avant toute prise de pouvoir du musicien par les signes qu'il discerne puis dissémine dans la masse oblique mais compacte de ce qu'il entend, que l'indécence d'un murmure auquel il lui faut prêter sa voix en donnant de la voix, ceci au moment-même où il est tout ouïe, ce qui donne ce dialogue étrange où réponse et appel ne se distribuent pas linéairement, mais se chevauchent.

Ce pourrait bien être le moment de l'improvisation, ce moment où le temps s'improvise compositeur en composant avec l'instant.

Libre alors à d'aucuns de fixer, sur bande ou sur papier, ce merci qui leur vient aux lèvres ou bien au bout des doigts, dans le geste d'écrire ou de lancer la musique à la poursuite d'elle-même.

Tout commence dans un certain bruit et tout y ramène.

L'amour du son est à ce prix.

Le son ne se refuse rien. Il embrasse tout le réel environnant.

C'est que la fuite du temps ramène au temps, en une sorte de nœud qui ne mettrait pas en jeu deux brins distincts - deux instants épars - qu'il s'agirait de fermement lier pour que le temps avance ni même les deux extrémités d'une même corde, corde à sauter en rythme voire par dessus le temps en une danse extatique, mais un lien vivant qui, de chaînon manquant en chaînon désirant, s'achemine vers la nuit claire.

Jean-Michel Guyot
6 mars 2012